

Y-A-T-IL DE L'INNOVATION EN CHINE ?

L'art mais aussi le regard que l'on porte sur lui sont riches d'enseignements sur notre culture et la manière dont nous voyons le monde.

C'est à travers les peintures chinoises et occidentales que Christine Cayol, philosophe et littéraire de formation, fondatrice de Synthesis et de la résidence d'artistes Yishu 8, abordera la question de la création et de l'innovation dans la culture chinoise à l'occasion de la convention 2013 de l'USF.

« Dans l'histoire de l'art occidental, contrairement à l'art chinois, il existe une notion de rupture, y compris dans la manière dont les choses sont dites et exprimées. On parle ainsi de l'invention de la perspective, de la rupture de la Renaissance. Des peintres comme Van Eyck avaient conscience que quelque chose s'inventait avec eux. Nous sommes issus d'une culture judéo-chrétienne avec un dieu créateur qui a créé le monde ex-nihilo, une notion qui n'appartient pas à la culture chinoise. Cela nous renvoie aussi à la notion d'auteur, il y a un avant et un après l'acte de création », précise C. Cayol.

La culture chinoise s'inscrit en revanche dans une logique de transformation continue et discrète. Si l'on observe par exemple des peintures chinoises du VIII^{ème}, du X^{ème} ou du XV^{ème} siècle, représentant des paysages de montagne ou des plantes, un béotien ne verra quasiment pas de différences dans les thèmes abordés ou les techniques utilisées. Il faut véritablement entrer dans l'œuvre pour percevoir son caractère nouveau, évolutif.

« Pour reprendre une image de Deng Xiaoping, la culture chinoise préfère « traverser la rivière en tâtant les pierres, en progressant par petits pas d'une pierre à l'autre, plutôt que de chercher à atteindre l'autre rive d'un seul grand saut », explique C. Cayol. Cette vision se retrouve aussi bien dans la vie économique, politique que culturelle. Un artiste chinois se voit à la fois comme un héritier et comme un transmetteur, une « courroie de transmission » chargée de donner à d'autres le souffle qu'il a reçu.

« C'est une vision radicalement différente de celle de Picasso par exemple, qui affirmait : « Il faudra que l'art contemporain me passe sur le corps » compare l'acte de création à un combat avec les prédécesseurs », souligne C. Cayol.

En occident, l'artiste cherche à penser « out-of-the-box », tandis qu'en Chine il privilégie la pensée à l'intérieur du cadre, inscrite dans la continuité. C'est dans la conception occidentale, où la création est rupture, que sont apparues les notions d'auteur et de droits d'auteurs. « Si l'artiste est un passeur, comme dans la culture chinoise, la notion de possession est relativisée. Avant de créer, il commence par copier. Les jeunes artistes chinois étudiant les Beaux-Arts recopient ainsi des calligraphies de maîtres datant du IV^{ème} ou du V^{ème} siècle avant J.C. La copie est l'acte par lequel ils se réapproprient le souffle de l'original », remarque C. Cayol. Plus étonnant encore, de nombreuses peintures chinoises portent des sceaux rouges qui sont les signatures de leurs différents collectionneurs. Vu de l'extérieur, selon les critères esthétiques – voire éthiques – de l'Occident, cela pourrait s'apparenter à du saccage. Dans la pensée chinoise, c'est une façon de s'engager dans le développement de l'œuvre. Une peinture est le résultat d'une interaction entre un souffle qui l'a précédée, un artiste qui l'a transmis et une personne qui l'a aimée et comprise. L'acheteur participe au processus, et l'œuvre continue de faire son travail en lui transférant son énergie et son esprit.

« Réceptivité, observation permanente et transformation continue : ce sont trois des caractéristiques de la culture chinoise qui lui permettent d'innover. L'innovation existe en Chine, mais elle ne se donne pas comme cela, il faut savoir aller la chercher », conclut Christine Cayol.